

## CHAPITRE IX

## Pestalozzi maître d'école à Berthoud.

Pestalozzi admis à enseigner gratuitement dans l'école des non-bourgeois de Berthoud ; puis maître de la classe préparatoire des bourgeois. Sa méthode jugée par la commission des écoles. Il est nommé à la seconde classe. Il présente un premier exposé de sa doctrine à la Société des amis de l'éducation. Sa santé gravement altérée par l'excès du travail.

Pestalozzi ne resta pas longtemps au Gurnigel. Dès qu'il eut repris quelque santé et quelque force, il fut de nouveau saisi de ce zèle impétueux pour ce qu'il appelait son œuvre, son œuvre sans laquelle il ne pouvait vivre : le relèvement du peuple par l'éducation. Il attendait avec impatience que le Bas-Unterwald fût évacué par les troupes françaises, car il voulait retourner à Stans ; il voulait reprendre et poursuivre l'expérience commencée. Nous avons vu que la décision du gouvernement ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Encore une fois, Pestalozzi voyait s'évanouir toutes ses espérances ; hors d'état de fonder l'institution qu'il avait toujours cru nécessaire pour réaliser ses vœux, obligé de renoncer à ce projet favori qu'il caressait depuis si longtemps, il dut imaginer un autre moyen d'atteindre le même but : et il se fit maître d'école.

C'est à la petite ville de Berthoud, dans le canton de Berne, qu'il vint offrir ses services ; il ne demandait aucun salaire, mais seulement la permission de donner des leçons aux enfants de l'une des écoles primaires. Cette modeste proposition fut d'abord repoussée, et l'on ne peut guère s'en étonner.

Jusqu'alors Pestalozzi n'avait obtenu un vrai succès que par la publication de *Léonard et Gertrude*. Ses essais pratiques avaient peu duré et ne laissaient après eux aucun résultat qui pût donner au public une idée avantageuse de ses talents. Aussi avait-on dit, lorsqu'il quitta Stans : « Il peut bien avoir l'air de travailler pendant cinq mois, mais au sixième tout est fini. On aurait dû le prévoir : il ne sait rien entièrement, et ne peut pas se mettre à la pratique. Parce qu'il a écrit un roman à trente ans, il n'en résulte pas qu'il sache enseigner à cinquante. »

Voici comment Charles Monnard nous dépeint Pestalozzi à l'époque de sa vie à laquelle nous sommes parvenus :

« Les autorités de Berthoud n'eussent pas alors osé confier à Pestalozzi une école primaire ; cet homme immortel n'aurait pu réellement entrer en concurrence avec les plus ordinaires des aspirants. Il avait tout contre lui : prononciation dure et peu distincte, mauvaise écriture, ignorance du dessin, dédain de l'érudition grammaticale. Il avait étudié diverses branches de l'histoire naturelle, mais avec sans souci de la classification et de la terminologie. Instruit des opérations principales sur les nombres, il n'aurait guère su se tirer d'une multiplication ou d'une division avec des chiffres un peu considérables, et probablement il n'avait jamais essayé de démontrer un théorème de géométrie. Depuis des années, ce rêveur n'avait point lu de livres. Il ne savait pas même chanter : dans les moments où son âme s'enflammait, il fredonnait sans art, et chaque fois sur un air différent :

Süsse, heilige Natur,  
Lass mich gehn auf deine Spur!

Douce, sainte nature,  
Laisse-moi suivre tes traces!

» Surtout ces deux vers :

Wenn ich dann ermüdet bin  
Sink ich dir an' Busen hin.

Si alors la fatigue m'accable  
Je me repose sur ton sein.

« Mais au lieu des connaissances usuelles qu'un jeune homme de talents ordinaires peut acquérir en deux ans, il connaissait ce que la plupart des maîtres ignorent, l'esprit de l'homme, les lois de son développement, les affections humaines, l'art de les animer et de les ennobler; il contemplait incessamment par une intuition intime la marche de la nature et l'histoire de l'humanité<sup>1</sup>. »

Cependant deux hommes, influents dans la ville, reconnaissaient le mérite de Pestalozzi; c'était Schnell, préfet de Berthoud, et le docteur Grimm; ils intercédèrent en sa faveur, et obtinrent, non sans peine, qu'on lui permît d'enseigner dans une petite école de la basse ville, destinée aux habitants non bourgeois (*Hintersässen*).

Berthoud, à quelques lieues nord-est de Berne, est située sur l'Emme, à l'endroit où la riche vallée qui porte le nom de cette rivière s'ouvre sur la plaine de l'Aar. L'antique château, demeure des baillis, occupe le sommet d'une colline; autour de lui s'étagent les petites rues de la haute ville, qu'habitaient en général les gens aisés, les familles *bourgeoises* (ayant droit aux biens communaux); au pied de la colline, c'est la basse ville, qui alors était plus particulièrement peuplée de pauvres et d'habitants non bourgeois.

<sup>1</sup> Histoire de la Confédération suisse, suite à Jean de Muller.

Ces derniers, qui n'étaient considérés que comme des étrangers tolérés, n'avaient pas le droit de mettre leurs enfants aux écoles des bourgeois, mais seulement à celle qui avait été établie pour eux dans la basse ville.

Cette école des *Hintersässen* comptait soixante et treize enfants; elle se tenait dans la chambre du maître, Samuel Dysli, qui était en même temps cordonnier, et travaillait de son état dans les heures de liberté que l'école lui laissait. Les éléments d'instruction de Siegfried, le catéchisme d'Heidelberg et les psaumes y étaient les seuls objets et les seuls moyens d'enseignement. Et pourtant Berthoud pouvait être comptée à cette époque parmi les petites localités, non seulement de la Suisse, mais de l'Europe, où l'on donnait le plus de soin à l'instruction populaire. Qu'on juge par là de la nécessité et de l'étendue de la réforme suscitée par l'œuvre de Pestalozzi.

Telle était donc l'école dans laquelle ce vieillard fut admis à enseigner, vers la fin de juillet 1799. On lui avait confié la moitié des écoliers. Ses leçons n'avaient aucun rapport avec celles dont on avait alors l'habitude; on n'y faisait usage ni de livres ni de cahiers; il n'était plus question du catéchisme et des psaumes; les enfants n'avaient rien à apprendre par cœur, on ne leur donnait point de tâches ou devoirs; ils n'étaient pas interrogés. Ils répétaient tous ensemble les instructions de Pestalozzi, tout en dessinant sur leur ardoise, non plus des lettres comme à Stans, mais des figures selon le caprice de chacun d'eux.

Cependant Samuel Dysli, le maître d'école des *Hintersässen*, voyait avec peine cet étranger prendre pied dans sa classe; il craignait de finir par être supplanté. D'ailleurs, ne comprenant rien à cette nouvelle méthode, il la jugeait détestable, et il était surtout scandalisé de ce que Pestalozzi négligeait le catéchisme d'Heidelberg.

Il transmet ces appréciations aux parents de ses écoliers, et parvint sans peine à les alarmer. Ceux-ci se réunirent, et déclarèrent qu'ils ne voulaient pas de cet intrus dans leur école. « Si les bourgeois trouvent cette nouvelle méthode avantageuse, disaient-ils, qu'ils l'emploient pour leurs propres enfants. »

Les autorités durent céder; et une fois de plus, Pestalozzi se vit condamné à l'inaction.

Mais Schnell et Grimm avaient compris les idées de leur protégé; ils ne se découragèrent point, parlèrent en sa faveur avec un nouveau zèle, et obtinrent son entrée dans l'une des écoles des bourgeois.

Il y avait alors à Berthoud trois classes de garçons et trois classes de jeunes filles; ces dernières, réunies sous une seule maîtresse, M<sup>lle</sup> Stähli l'ainée, prenaient cependant une partie des leçons dans les classes destinées à l'autre sexe; on entraînait dans ces écoles à l'âge de huit ans. Les enfants plus jeunes avaient une sorte de classe préparatoire qu'on appelait école d'épellation et de lecture, sous la direction de M<sup>lle</sup> Stähli la cadette.

C'est dans cette dernière école que Pestalozzi fut admis à enseigner; elle comptait vingt à vingt-cinq enfants des deux sexes, âgés de cinq à huit ans.

Voici comment Pestalozzi lui-même rend compte de sa nouvelle position, dans sa première lettre à Gessner. (*Wie Gertrud ihre Kinder lehrt.*)

« Je m'estimais heureux. Mais au commencement, j'étais épouvanté, je craignais à chaque instant d'être encore renvoyé, ce qui me rendait encore plus maladroit qu'à l'ordinaire. Quand je me rappelle la vie et le feu avec lesquels je me faisais de mon école de Stans un temple enchanté, puis l'angoisse avec laquelle je portais mon joug de manœuvre à l'école de Berthoud, je ne puis comprendre que le même homme ait joué deux rôles si différents.

• Ici, l'école était soumise à des règles, en apparence

assez justifiables, avec un peu de pédanterie et de prétention. Tout cela était nouveau pour moi; de ma vie je n'avais rien supporté de pareil; mais je voulais atteindre mon but, et je supportai. Je recommençai à crier mon *A b c* du matin au soir, suivant sans plan la marche empirique interrompue à Stans. J'étais infatigable à combiner des syllabes, à les disposer en séries graduées; je faisais le même travail pour les nombres; je remplissais ainsi des cahiers entiers; je cherchais, par tous les moyens, à simplifier les éléments de la lecture et du calcul, et à les soumettre à un enchaînement psychologique, si bien que l'enfant pût passer facilement et sûrement du premier pas au second, du second au troisième, etc. Mais au lieu de lettres c'étaient des lignes, des arcs, des angles et des carrés, que les écoliers devaient dessiner sur leur ardoise. »

En même temps Pestalozzi plaçait sous les yeux des enfants de grands dessins représentant divers objets qu'il leur apprenait à observer et à décrire. Un jour, il leur faisait étudier ainsi un dessin représentant une fenêtre; les enfants devaient compter le nombre des vitres, des traverses, etc. Pendant cet exercice, l'un d'eux regardait constamment la fenêtre de la chambre, et finit par dire: « Ne pourrions-nous pas apprendre aussi bien à la fenêtre même qu'à ce dessin? »

Pour Pestalozzi, ce fut un trait de lumière. « L'enfant a raison, s'écria-t-il, il ne veut point d'intermédiaire entre la nature et lui. » Aussitôt il mit de côté tous ses dessins, et il fit observer à ses écoliers les objets qui se trouvaient dans la salle.

Il y avait huit mois que Pestalozzi enseignait ainsi dans cette école, lorsque vint l'époque des examens annuels en mars 1800. Les résultats de cette épreuve sont consignés dans la lettre suivante adressée à Pestalozzi par la commission d'école de Berthoud. C'est le premier témoignage public d'approbation qu'ait reçu la méthode qui devait bientôt acquérir une si grande réputation.

« *La Commission des écoles de Berthoud  
au citoyen Pestalozzi.*

» Citoyen !

» Vous nous avez fait un grand plaisir en soumettant à notre examen les enfants que vous instruisez depuis huit mois ; nous nous faisons un devoir, non pas pour vous, digne citoyen, mais pour le bien de la chose elle-même, de vous exposer par écrit le jugement que nous en avons porté.

» Autant que nous sommes en état d'en juger, tout ce que vous vous promettiez de votre méthode d'enseignement s'est réalisé. Vous avez fait voir quelles forces se trouvent déjà dans le plus tendre enfant, par quelle voie ces forces peuvent se développer, comment on doit rechercher chaque talent et l'exercer de manière à l'amener à maturité. Les progrès étonnants de tous vos jeunes élèves, de dispositions si différentes, font voir clairement que chaque enfant est propre à quelque chose, lorsque le maître sait reconnaître ses talents et les cultiver avec un art vraiment psychologique. Votre enseignement a mis au grand jour les fondements sur lesquels il faut asseoir l'instruction, pour que plus tard elle puisse être poursuivie avec une utilité réelle ; il a montré aussi que, dès l'âge le plus tendre, et en très peu de temps, le développement de l'enfant peut acquérir une inconcevable universalité, dont l'influence s'étend non seulement sur toutes les années d'étude, mais sur la vie entière.

Tandis que, par la méthode si pénible que nous connaissions jusqu'à présent, les enfants de cinq à huit ans n'apprenaient qu'à connaître les lettres, à épeler et à lire, vos écoliers ont non seulement accompli cette tâche dans un degré de perfection qui nous était inconnu, mais les plus habiles d'entre eux se distinguent par leur belle écriture, par leur talent pour le dessin et pour le calcul. Chez tous vous avez su faire naître et cultiver le goût de l'histoire, de l'histoire naturelle, du toisé, de la géographie, etc., de telle sorte que leurs maîtres futurs verront leur tâche incroyablement facilitée, pour peu qu'ils

sachent faire de cette préparation un usage raisonnable.

» A l'avenir, les classes supérieures recevront de vos mains, ou de celles d'un maître qui suivra votre méthode, non plus des enfants auxquels il faut encore des années de travail pour refaire et compléter les premiers éléments, mais des élèves auxquels il ne manque rien sous ce rapport, et qui de plus ont déjà la tête meublée de connaissances utiles.

» Quels ne sont pas encore les avantages de votre manière d'enseigner sur celles qui ont été employées jusqu'à présent ! Outre ce qu'elle fait pour la rapidité des progrès et pour la variété des connaissances dans un âge si tendre, elle est particulièrement propre à être suivie dans la famille, par chaque mère, par chaque enfant plus âgé, même par chaque servante de bon sens. Quel avantage pour les communes, pour les parents et pour les enfants.

» Nous ne croyons pas, homme respectable, excéder l'éloge qui convient à notre témoignage officiel, en ajoutant que vous avez rendu des services durables à notre jeunesse et à nos écoles, et que nous sommes flattés de ce que vous nous avez choisis pour servir à réaliser les nobles plans qui font tant d'honneur à votre cœur, et qui allégeront si fort la tâche des instituteurs futurs. Puisse votre zèle ardent à mettre en pratique une théorie si bien pensée et si conforme aux besoins de l'humanité, n'être entravé ni par la position critique de notre patrie, ni par la jalousie ou d'autres passions, ni par le défaut de concours du public. Puissiez-vous n'être détourné en rien de votre œuvre favorite : l'éducation, l'ennoblissement de l'enfance.

» Pussions-nous n'être pas trop petits pour concourir en quelque chose à ce grand but.

» Salut républicain et véritable considération ;

» Au nom de la commission des écoles,

» *Le président* : EM. KUPFERSCHMID. »

Berthoud, le 31 mars 1800.

» Convaincu de la vérité de ce témoignage, et comme preuve de ma considération, j'ai revêtu cet acte du sceau de ma charge.

» *Le préfet du district de Berthoud :*

(L. S.)

» J. SCHNELL. »

Ce témoignage fait le plus grand honneur à la commission de Berthoud. Au milieu des maladresses, des irrégularités et des bizarreries dont fourmillait ce nouvel enseignement, malgré les défauts de forme qui sautaient aux yeux du vulgaire et excitaient tant de préventions, elle a su démêler le vrai mérite de l'œuvre, ce que n'avaient su faire ni Businger ni Zschokke; cependant Pestalozzi n'était pas moins maladroit à Berthoud qu'à Stans.

Ce document prouve d'ailleurs avec évidence que le vieillard n'était pas si incapable d'enseigner qu'on le disait, car il signale de la part des écoliers des progrès réels, rapides et étonnants. Pestalozzi n'était pas non plus si étranger au point de vue pratique qu'il le croyait lui-même; la preuve en est dans les inventions tout à fait pratiques par lesquelles il a facilité l'enseignement. Nous avons déjà signalé l'emploi des ardoises pour écrire et pour dessiner; il faut y ajouter celui des grosses lettres mobiles à coller sur carton: elles se trouvent dans son livre, déjà cité, sur l'enseignement de la lecture; c'est par leur moyen qu'il apprit promptement à lire aux petits enfants de Berthoud; les lettres mobiles sont devenues depuis lors d'un usage assez général, mais chacun n'a pas su les employer comme Pestalozzi, et le plus souvent elles n'ont été qu'un jouet inutile. Mentionnons encore ses tableaux pour le calcul intuitif; ils ne furent complétés que plus tard; mais déjà à sa petite école de Berthoud il faisait usage de tableaux sur lesquels les unités étaient représentées par des points.

Tel fut le premier succès de *la méthode*, le premier du moins qui fut reconnu et publiquement constaté. Mais la joie que dut en ressentir Pestalozzi fut promptement et bien douloureusement troublée par la nouvelle de la grave et dangereuse maladie de son fils bien-aimé, Jacobli.

Le vieillard courut à Neuhof; au bout de quelques jours tout danger prochain avait disparu, mais le jeune malade restait paralysé. Après avoir passé ses vacances de Pâques au chevet de son cher et unique enfant, le pauvre père revint tristement à Berthoud.

C'est alors, et sans doute par un effet de l'examen favorable que venait de subir sa petite école, que Pestalozzi fut nommé maître de la seconde école de Berthoud qui comptait environ soixante élèves des deux sexes, âgés de huit à quinze ans. On y enseignait l'histoire biblique, la géographie, l'histoire de la Suisse, le calcul et l'écriture. Plusieurs élèves recevaient de M. le ministre König, maître de la première classe, quelques leçons élémentaires de langue latine.

C'est dans cette seconde classe que Pestalozzi reprit ses expériences avec un nouveau zèle, à la rentrée des écoles, en mai 1800. L'activité qu'il déploya sur ce nouveau théâtre nous est dépeinte d'une manière fort curieuse par un des enfants de son école, alors âgé de dix ans, et qui, trente-huit ans plus tard, publia son autobiographie sous le titre de *Courte esquisse de ma vie pédagogique*.

Il se nommait Jean Ramsauer; c'était un pauvre orphelin appenzellois, chassé de son pays par les malheurs de la guerre, et recueilli par charité chez M<sup>me</sup> de Werth, à Schleumen près de Berthoud; formé par Pestalozzi, il devint un instituteur fort remarquable, et finit par être précepteur des princes et des princesses d'Oldenburg.

Voici comment Ramsauer dépeint Pestalozzi et son école de Berthoud pendant l'été de 1800 :

« En fait de connaissances scolaires proprement dites, je n'appris rien, non plus que les autres écoliers. Mais son saint zèle, son amour se donnant tout entier et s'oublant toujours, sa position pénible et sérieuse qui n'échappait point aux regards des enfants, firent sur moi la plus profonde impression, et lui attachèrent pour toujours mon cœur d'enfant, naturellement reconnaissant. C'est pourquoi, lorsque M<sup>me</sup> de Werth, allant passer l'hiver à Berne, laissa aux deux enfants qu'elle avait recueillis le choix de l'accompagner ou de rester à Berthoud, je me décidai tout de suite pour ce dernier parti, tandis que mon camarade préféra la belle et riche capitale.

» Un portrait clair et complet de cette école est impossible à faire ; en voici seulement quelques traits. D'après les idées de Pestalozzi, tout l'enseignement devait se rattacher à trois éléments : le *langage*, le *nombre* et la *forme*. Il n'y avait ni un vrai plan d'école, ni un ordre des leçons ; aussi Pestalozzi ne s'astreignait pas à un temps déterminé, et poursuivait souvent le même objet d'étude pendant deux ou trois heures. Nous étions environ soixante garçons et filles de huit à quinze ans ; nos leçons duraient le matin de huit à onze heures et le soir de deux à quatre heures ; tout l'enseignement se bornait au dessin, au calcul et aux exercices de langage. On ne lisait pas, on n'écrivait pas, les écoliers n'avaient ni livres, ni cahiers ; ils n'apprenaient rien par cœur. Pour le dessin, on ne nous donnait ni modèles ni directions, mais seulement des ardoises et de la craie rouge, et pendant que Pestalozzi nous faisait répéter, comme exercices de langage, des phrases sur l'histoire naturelle, nous devions dessiner *ce que nous voulions*. Mais nous ne savions que dessiner : les uns faisaient de petits hommes et de petites femmes, d'autres des maisons, d'autres encore traçaient des lignes ou des arabesques, selon leur fantaisie. Pestalozzi ne regardait jamais ce qu'on avait dessiné ou plutôt barbouillé ; mais aux

manches et aux coudes des habits, on voyait que les écoliers avaient usé de la craie rouge. Quant au calcul, nous avions pour deux écoliers un petit tableau divisé en carrés dans lesquels étaient des points que nous devions compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. C'est de là que Krusi et Buss (collaborateurs de Pestalozzi) prirent l'idée du *tableau des unités* et plus tard du *tableau des fractions*. Mais comme Pestalozzi se bornait à faire dire ou répéter ces exercices à la file, sans interroger ni poser des questions, ce procédé, excellent d'ailleurs, resta sans grande utilité.

» Notre maître n'avait pas la patience de revenir en arrière, et dans le zèle excessif qui l'emportait, ils s'inquiétait peu de chaque écolier en particulier. Les exercices de langage étaient ce que nous avions de mieux, ceux surtout qui avaient pour objet la tapisserie de la chambre d'école, et qui étaient de vrais exercices d'intuition. Nous passions des heures devant cette tapisserie, très vieille et déchirée, occupés à examiner les dessins, les trous et les déchirures, sous le rapport du nombre, de la forme, de la position et de la couleur, et à formuler nos observations en phrases de plus en plus développées. Alors, il nous demandait : Garçons, que voyez-vous ? (Il ne nommait jamais les jeunes filles.)

*Réponse :*

Un trou dans la tapisserie.

Une déchirure dans la tapisserie.

*Pestalozzi :*

Bien, répétez après moi :

Je vois un trou dans la tapisserie.

Je vois un long trou dans la tapisserie.

Derrière le trou, je vois le mur.

Derrière le trou long et étroit, je vois le mur.

Je vois des figures sur la tapisserie.

Je vois des figures noires sur la tapisserie.

Je vois des figures noires et rondes sur la tapisserie.

Je vois une figure jaune et carrée sur la tapisserie.

A côté de la figure jaune et carrée, j'en vois une noire et ronde.